

La quête de l'essentiel est périlleuse

Marie-Thé Morin, *Gustave*, Sudbury, *Prise de parole*, 1994, 278 pages

Rachelle Renaud

Number 78, September 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Renaud, R. (1994). Review of [La quête de l'essentiel est périlleuse / Marie-Thé Morin, *Gustave*, Sudbury, *Prise de parole*, 1994, 278 pages]. *Liaison*, (78), 37–37.

La quête de l'essentiel est périlleuse

Gustave, le premier roman de Marie-Thé Morin, dramaturge bien connue, démontre surtout son talent en expression dramatique. Ses personnages sont bien conçus et jouissent d'une crédibilité incontestable en dépit du petit côté marginal de tous et chacun. Par contre, la montée dramatique d'un récit si prometteur, si osé, perd son souffle à mi-chemin, devenant «cette grosse machine, cette caravane qui poursuit... inexorablement son petit bonhomme de chemin» (page 197).

Gustave, rêveur invétéré, de retour du «cirque aux États-Unis», a du mal à se réintégrer au quotidien clopinant de sa ville natale, la chère capitale nationale. Cet être nocturne, enclin aux fantômes, traîne dans un bar du coin, se lie d'amitié aux habitués et à la proprio, faute de mieux. Il veut refaire sa vie, mais sa chère artiste de trapèze Ludmilla lui manque terriblement. Enfin il a des nouvelles, tragiques, de son ancienne blonde. Cela changera sa vie. Pour aider sa bien-aimée à remonter la pente, il conçoit petit à petit un plan cocasse qui assurera le bonheur non seulement de sa dulcinée, mais de tout son entourage marginal : il lancera sa propre troupe de cirque. Ils partiront en tournée aux États-Unis.

Même avec son imaginaire, son originalité dont on fait tellement de cas, Gustave le Messie succombe lui aussi au rêve américain, quoique version rodéo, genre *roadside attraction*. (En passant, sa façon de financer le projet fait déjà un peu cirque, mais colle bien à la qualité onirique de la première moitié du roman.) Malheureusement, tout ne va pas comme sur des roulettes. Le rêve de marginalité et de magie ne fait le bonheur de personne. À la longue, l'usure du temps gâche tout. Il est difficile de vivre

les deux pieds bien plantés sur terre; le quotidien finit par détruire le rêve.

Dès le départ, le roman de Morin est très prenant, le lecteur ou la lectrice embarque facilement dans le récit, se laisse charmer par tous ces personnages insolites, tels que Charlotte, la nymphomane aveugle, et Johnny, le truckeur en mal d'amour



chânel, qui lui tombe dans les bras. Et Fred, le clochard au cœur brisé, raconteur par excellence qui bégaye lorsqu'il doit sortir de son récit et affronter le vrai monde. Et il y a aussi l'attachante Ludmilla, victime d'un sort cruel. Le seul personnage qu'on finisse un peu par oublier est celui-là même qui donne son nom au roman. Est-ce une impression voulue par l'auteure ? Toujours est-il que Gustave, entouré par la pléthore palpitante de personnages de son cirque, se trouve obligé — peut-être pour la première

fois — à vivre dans la réalité. Cet état lui étant étranger, il reste en quelque sorte dépassé par les événements. Hélas, il ne peut même plus rêver la nuit. Et à cause des multiples problèmes de gestion de la troupe, il souffre souvent d'insomnie.

Je crois que l'écrivaine a parfois des problèmes de gestion, elle aussi. Tous ces personnages secondaires, tous ces figurants qui apparaissent dans la seconde moitié du roman, prennent simplement trop de place. Leurs querelles mesquines remplissent des pages et des pages

d'un roman qui nous promettait la lune et les étoiles. Mais peut-être est-ce aussi voulu de la part de l'auteure, la thèse de son roman se résumant à ceci : la quête de l'essentiel, du risque, du défi, de l'art est fort périlleuse.

L'auteure, qui voue sa vie au rêve du beau, celui qui, entêté, se pavane sur les planches, se sentirait peut-être désillusionnée par les simples et sempiternelles exigences de son métier. Comme dit Bouboule la clown, «Un cirque, c'est un cirque, pis ça finit toujours pareil. En vrai bordel.» (page 261) Malheureusement, cette tentative romanesque de Morin souffre d'un manque de rigueur. Ce signe d'essoufflement serait-il un indice que le rêve lui-même est en danger de mort ? *But the show must go on.*

RACHELLE RENAUD

Marie-Thé Morin, *Gustave*, Sudbury, Prise de parole, 1994, 278 pages.